

*Comment faire l'amour avec un Nègre
sans se fatiguer*

« Je reste convaincu que la meilleure école d'écriture se fait par la lecture. C'est en lisant qu'on apprend à écrire. Les bons livres forment le goût. Nos sens sont alors bien aiguisés. On sait quand une phrase sonne juste parce qu'on en a lu souvent de bonnes. Le rythme et la musique finissent par courir dans nos veines. »

DANY LAFERRIÈRE

Journal d'un écrivain en pyjama

Dany Laferrière est né en 1953 à Port-au-Prince. Depuis son premier roman, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, salué par une reconnaissance immédiate, à *L'Art presque perdu de ne rien faire*, en passant par *L'Énigme du retour* (Prix Médicis 2009), Dany Laferrière a construit une œuvre qui lui a valu son élection à l'Académie française.



Du même auteur chez Zulma

L'ODEUR DU CAFÉ

LE CHARME DES APRÈS-MIDI SANS FIN

LE CRI DES OISEAUX FOUS

LE GOÛT DES JEUNES FILLES

PAYS SANS CHAPEAU

CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE

EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT ?

D A N Y L A F E R R I È R E

de l'Académie française

COMMENT
FAIRE L'AMOUR
AVEC UN NÈGRE
SANS SE FATIGUER

Roman

ÉDITIONS ZULMA

Paris • Veules-les-Roses

La couverture de
Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer
a été créée par David Pearson
à partir d'une œuvre originale de Dany Laferrière,
parue dans *Sur la route avec Bashō* aux éditions Grasset, 2021.

Première publication : Lanctôt éditeur, 1985.
© Dany Laferrière, 2015.
© Grasset & Fasquelle, 2016.
© Zulma, 2020 ; 2023, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*À Roland Désir,
en train de dormir,
quelque part,
sur cette planète.*

Le Nègre est un bien meuble.

Code Noir, 1685

viaire. Des bunnies de *Playboy* punaisées au mur qu'on a dû enlever en arrivant pour éviter le suicide qu'un tel genre de choses entraîne inévitablement. Une cuisinière aux foyers aussi glacés que des tétons de sorcière volant par -40 degrés. Avec, en prime, la Croix du mont Royal, juste dans l'encadrement de notre fenêtre.

Je dors sur un lit crasseux et Bouba s'est arrangé avec ce Divan déplumé, tout en bosses. Bouba semble l'habiter. Il boit, lit, mange, médite et baise dessus. Il a fini par épouser les vallonements de cette pouffiasse gonflée au coton.

Dès notre arrivée dans cette bauge étroite, Bouba s'est installé sur ce Divan avec la collection complète de l'œuvre de Freud, un vieux dictionnaire dont les premières lettres (*A B C D* et une partie de *E*) manquent et un volume dépenaillé du Coran.

Bouba passe ses journées, apparemment, à ne rien faire. En réalité, il purifie l'univers. Le sommeil nous guérit de toutes les impuretés physiques, les maladies mentales et les perversions morales. Bouba fait, entre deux lectures du Coran, des cures de sommeil qui peuvent durer jusqu'à trois jours. Le Coran, dans sa sagesse infinie, dit : « Toute âme subira la mort. Vous recevrez vos récompenses au jour de la résurrection. Celui qui aura évité le feu et qui entrera dans le paradis, celui-là sera bienheureux, car la vie d'ici-bas n'est qu'une jouissance trom-

peuse. » (Sourate III, 182.) Le monde peut alors sauter ou faire ce que bon lui semble, Bouba dort.

Son sommeil est, parfois, aussi aigu que la trompette de Miles Davis. Bouba est alors ramassé sur lui-même, le visage fermé, les genoux repliés sous le menton. D'autres jours, je le trouve abattu, les bras en croix, la gueule ouverte sur un trou noir, les orteils pointés vers le plafond. Le Coran dans sa pleine magnanimité dit : « Tu fais succéder la nuit au jour et le jour à la nuit, tu fais sortir la vie de la mort et la mort de la vie. Tu accordes la nourriture à qui tu veux sans compte ni mesure. » (Sourate III, 26.) Bouba espère ainsi gagner sa place aux côtés d'Allah (que son saint nom soit béni).

Charlie Parker crève la nuit. Une nuit moite et lourde des *Tristes Tropiques*. Le jazz me ramène toujours à La Nouvelle-Orléans et ça fait un Nègre nostalgique.

Bouba est affalé sur le Divan dans sa pose habituelle (couché sur le côté gauche, face à La Mecque) à siroter du thé de Shanghai tout en feuilletant un bouquin de Freud. Comme Bouba est complètement toqué de jazz et qu'il ne reconnaît qu'un gourou (Allah est grand et Freud est son prophète), ça ne lui a pas pris de temps à bricoler cette thèse complexe et sophistiquée où, au bout du compte, Sigmund Freud devient l'in-

venteur du jazz.

— Et avec quelle pièce, Bouba ?

— *Totem et Tabou*, Vieux.

Vrai, il m'appelle Vieux.

— Si Freud avait écrit du jazz, bon Dieu de merde, cela se saurait.

Bouba prend alors une longue respiration. Ce qu'il fait chaque fois qu'il a affaire à un incrédule, un cartésien, un rationaliste et un réducteur de têtes. Le Coran dit : « Veille donc, ô Muhammad : car eux aussi veillent et épient les événements. »

— Tu sais, parvient à chuchoter Bouba en guise d'explication, tu sais bien que S.F. a vécu à New York.

— Bien sûr.

— Alors, il aurait pu apprendre à jouer de la trompette de n'importe quel musicien tuberculeux de Harlem.

— Possible.

— Sais-tu au moins c'est quoi, le jazz ?

— Je ne peux pas le dire, mais si on en joue devant moi, je suis capable de l'identifier.

— Bon, dit Bouba après une longue minute de méditation, écoute ça alors.

Et me voici avalé, absorbé, annihilé, bu, digéré, mastiqué par ce Niagara de mots débités, dans un délire fantastique, avec une diction paranoïaque, le tout secoué de pulsations jazzées au rythme des incantations de sourates, avant de

comprendre que Bouba me fait une lecture hachée, syncopée des tranquilles pages 68 et 69 de *Totem et Tabou*.

L'effigie de la princesse égyptienne Taïah surmonte le vieux Divan où Bouba passe ses journées, couché ou assis sur ses jambes repliées à brûler des résines odorantes dans un brûle-parfum oriental. Il se fait, sans arrêt, du thé sur un réchaud à alcool en lisant des livres rares sur l'art assyrien, les mystiques anglais, les Vèvès du vaudou, la Fata Morgana de Swinburne. Il passe ainsi son précieux temps à admirer sur une gravure, achetée rue Saint-Denis, le corps frais de la Beata Béatrice de Dante Gabriel Rosseti.

— Écoute ça, Vieux.

Ça fait une trentaine de fois, depuis le début de cette semaine, que j'écoute ça. Ça, c'est une passe de Parker. Le visage de Bouba, tendu comme un mât de misaine, écoute aussi. On entendrait facilement voler une tsé-tsé. Saint Parker des Enfers, priez pour nous. J'écoute de mon mieux. Bouba boit littéralement chaque note rauque qui sort du sax de Parker. Juste au milieu de la Grande Passe (Bouba dixit), exactement au moment où le vieux Parker (1920-1955) allait attaquer ces précieuses secondes (128 mesures) qui ont révolutionné le jazz, l'amour, la mort et toute notre foutue sensibilité, juste à ce moment le ciel choisit de

déferler sur nos têtes sous le mode brutal d'un baisage à fond de train zébré de hurlements stridents, de cris de bête blessée, d'arrachements (les tripes dans une cavalcade de chevaux rétifs, juste là, au-dessus de nos têtes). La table tournante tressaute comme une rainette aux doigts adhésifs. Qu'est-ce que c'est ? Est-ce le courroux d'Allah ? « N'examinent-ils pas attentivement le Coran ? Si tout autre qu'Allah en était l'auteur, n'y trouveraient-ils pas une foule de contradictions ? » (Sourate IV, 84.) Est-ce Ogoun, le dieu de feu du panthéon vaudou ? Bouba croit, tout simplement, que nous avons loué l'antichambre de l'enfer et qu'au-dessus de nous vit Belzébuth soi-même. Le bruit reprend avec plus de violence. Plus fort. Plus précipité. On dirait nettement une course effrénée des quatre chevaux de l'Apocalypse. Parker a juste le temps de jouer *Cool Blues* et après, ce petit monstre d'invention, de folie sonore, *Koko* (1946). La seule pièce musicale à pouvoir faire face à cette démente qui nous tombe du ciel. Le plafond descend d'un millimètre dans un nuage de poussières roses. Soudain, rien. On attend avec impatience, en haleine, la fin du monde. L'Apocalypse privée. Sur mesure. Silence. Puis ce cri tendu, en contreut, aigu, soutenu, inhumain, tantôt allegro, tantôt andante, tantôt pianissimo, cri interminable, inconsolable, électronique, asexué, sur fond de sax Parker ; unique chant de cette aube.

La Roue du temps occidental

Ça va terriblement mal ces temps-ci pour un Dragueur nègre consciencieux et professionnel. On dirait la période de Négritude terminée, *has been, caput, finito*, rayée. Nègre, *out. Go home Nigger*. La Grande Passe Nègre, finie! *Hasta la vista, Negro. Last call, colored*. Retourne à la brousse, p'tit Nègre. Faites-vous hara-kiri là où vous savez. Regarde, maman, dit la jeune Blanche, regarde le Nègre coupé. Un bon Nègre, lui répond le père, est un Nègre sans couilles. Bon, bref, telle est la situation en ce début des années 80 marquées d'une pierre noire dans l'histoire de la civilisation nègre. À la bourse des valeurs occidentales, le bois d'ébène a encore chuté. Si, au moins, le Nègre éjaculait du pétrole. L'or noir. Triste, le sperme du Nègre est blanc. Par contre, le Jaune remonte le courant. C'est propre, le Japonais, ça prend pas de place et ça connaît le Kama-sutra comme sa première Nikon. Si vous voyiez ces poupées jaunes (1,25 mètre, 110 livres), aussi portatives qu'une boîte de maquillage au bras de ces longues filles (man-

nequins, vendeuses de grands magasins), c'est à vous arracher des gémissements bleus. Paraît que les Japs sont autant faits pour le disco que les Nègres pour le jazz. Pourtant ce ne fut pas toujours ainsi. *God* n'a pas toujours été jaune. Le traître. Dans les années 70, l'Amérique était encore bandée sur le Rouge. Les étudiantes blanches faisaient leur B.A. sexuelle quasiment dans les réserves indiennes. Les résidentes se contentaient des rares étudiants indiens qui traînaient encore sur les campus. Naturellement un grand nombre de Peaux-Rouges accouraient d'un aussi grand nombre de tribus, attirés par l'odeur de la chair des jeunes squaws blanches. On a beau être un jeune Iroquois fier, la baise gratuite c'est mieux que l'eau-de-vie. Alors les filles blanches se foutaient à l'Huron. La baise cheyenne, c'est le pied. Ce n'est pas rien de baiser avec un type dont le nom exact est Taureau Fougueux. À chaque hurlement entendu la nuit dans les dortoirs, on pouvait deviner, suivant la modulation, qu'un Huron, un Iroquois ou un Cheyenne venait d'ensemencer une jeune Blanche de son foutre rouge. Cela a duré jusqu'à ce que chaque Indien ait écopé d'une syphilis chronique. La race blanche anglo-saxonne étant de ce fait menacée dans sa survie, l'Establishment arrêta à temps le massacre. Les filles wasp furent traitées drastiquement à la pénicilline, après qu'on eut renvoyé les étudiants indiens dans

leurs réserves respectives achever en douce le génocide commencé avec la Découverte. Les universités reprirent leur train-train quotidien, gris, blême, sans issue, et au moment où les filles commençaient à vraiment s'ennuyer avec les types fades, pâles et blafards des Ivy League, éclatèrent sur les campus les premières violentes, puissantes et incendiaires manifestations des Black Panthers. « Enfin, du sang ! » crièrent en chœur les Joyce, Phyllis, Mary et Kay, désespérées de la baise à la petite semaine qui conduit à ce genre d'union conventionnelle et à une vie grise et frustrée avec les John, Harry, Walter et consorts. Baiser nègre, c'est baiser autrement. L'Amérique aime foutre autrement. La vengeance nègre et la mauvaise conscience blanche au lit, ça fait une de ces nuits ! En tout cas, il a fallu quasiment tirer des dortoirs nègres les filles aux joues roses et aux cheveux blonds. Le grand Nègre de Harlem baise ainsi à n'en plus finir la fille du Roi du rasoir, la plus blanche, la plus insolente, la plus raciste du campus. Le grand Nègre de Harlem a le vertige d'enculer la fille du propriétaire de toutes les baraques insalubres de la 125^e (son quartier), la baisant pour toutes les réparations que son salaud de père n'a jamais effectuées, la fornicant pour l'horrible hiver de l'année dernière qui a emporté son jeune frère tuberculeux. La jeune Blanche prend aussi pleinement son pied. C'est la première fois qu'on

manifeste à son égard une telle qualité de haine. La haine dans l'acte sexuel est plus efficace que l'amour. C'est fini, tout ça. La dernière guerre livrée en Amérique. À côté de cette guerre des sexes colorés, celle de Corée fut une escarmouche. Et la guerre du Vietnam, une plaisanterie sans incidence sur le cours de la civilisation judéo-chrétienne. Si vous voulez un aperçu de la guerre nucléaire, mettez un Nègre et une Blanche dans un lit. Mais, aujourd'hui, c'est fini. Nous avons frôlé la destruction totale sans le savoir. Le Nègre était la dernière bombe sexuelle capable de faire sauter la planète. Et il est mort. Entre les cuisses d'une Blanche. Au fond, le Nègre n'est qu'un pétard mouillé, mais ce n'est pas à moi de le dire. Place aux Jaunes. Ce sont les Japonais qui mènent la danse sur le volcan. C'est leur tour. Le casino de la baise. Rien à redire. Rouge, Noir, Jaune. Noir, Jaune, Rouge. Jaune, Rouge, Noir. La roue du temps occidental.

III

*Belzébuth, le dieu des Mouches,
habite l'étage au-dessus*

Faut lire Hemingway debout, Basho en marchant, Proust dans un bain, Cervantès à l'hôpital, Simenon dans le train (Canadian Pacific), Dante au paradis, Dosto en enfer, Miller dans un bar enfumé avec hot-dogs, frites et coke... Je lisais Mishima avec une bouteille de vin bon marché au pied du lit, complètement épuisé, et une fille à côté, sous la douche.

Elle passa une tête dégoulinante par la porte entrebâillée de la salle de bains pour me demander deux ou trois choses à la fois : une serviette pour cacher ses seins, une seconde pour passer autour de ses hanches (chic, Gauguin !), une troisième pour ses cheveux mouillés et une dernière pour ne pas poser ses pieds sur le plancher sale.

Elle me sourit en sortant de la salle de bains. Ça m'a coûté quatre serviettes de voir sa dentition. Je reprends ma position initiale, ouvrant Mishima à la page 78, pour me plonger dans le Japon d'avant la guerre durant 88 secondes,

c'est-à-dire trois pages et deux tiers, avant de sombrer dans un sommeil de Nègre bonze du Fuji.

Vraiment, on n'a aucune chance de dormir par cette chaleur. J'avais laissé la fenêtre ouverte et l'air chaud m'a complètement mis KO. Je me sens aussi groggy qu'un de ces minables boxeurs qui pullulent dans les romans d'Hemingway. Je n'ai même plus la force de me traîner sous la douche. Je flotte déjà dans un océan de coton.

Je ne peux pas dire combien de temps j'ai passé dans cet état. Je reprends conscience en entendant un lointain bz bz. Une énorme mouche verte aux yeux couperosés vole, en se cognant sans arrêt, au-dessus de l'évier. Elle a l'air aveugle. Complètement soulée par la chaleur. Ses ailes bougent frénétiquement. Une mouche sous codéine. Elle se cogne une dernière fois contre le mur avant de piquer, en kamikaze, dans l'eau de vaisselle.

Je regarde, couché, les boîtes de carton et les sacs verts à ordures bourrés de linge sale, de bouquins, de disques (soldes) et de bouteilles d'épices qui traînent sur le plancher depuis deux jours.

La vieille mouche a arrêté de bouger depuis un moment. Elle flotte sur le dos. Son ventre jaune pollen est gonflé d'eau. Je reprends Mishima, page 81. Les mots m'apparaissent comme des esquisses de mouches. Les lettres treblantes,

secouées de légers frissons. La phrase cahotante, vivante, bougeant sous mes yeux.

La mouche dérive, raide morte, entre les verres. Je suis l'unique responsable devant le dieu des Mouches. Bouba croit que Belzébuth habite l'étage au-dessus.

La bouteille gît encore au pied du lit. Je bois une bonne rasade avant de sombrer de nouveau dans la plus douce somnolence. Le vin descend, onctueux, chaud, dans ma gorge. Pas mal pour un vin de mauvaise qualité. Je me sens mou et comblé.